




Du 4 au 14 novembre 2010

LE PRIX MARTIN

Une pièce exotique d'Eugène Labiche

Mise en scène de Bruno Boëglin



“ AGENOR. - Retourne la chose et tu as le supplice d'un homme.
Un amant qui se met à aimer le mari et à ne plus aimer la femme. ”

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

LE PRIX MARTIN

Une pièce exotique d'Eugène Labiche

Mise en scène de *Bruno Boëglin*

Ferdinand Martin - *Jean-Claude Bolle-Réddat*
Loïsa, femme de Martin - *Hiromi Asai*
Hernandez-Martinez - *Philippe Morier-Genoud*
Agénor - *Patrice Kahlhoven*
Pionceux, frère de lait et domestique de Martin - *Pierre David-Cavaz*
Bathilde Bartavelle - *Julie Tarnat*
Edmond Bartavelle - *Charly Marty*
Groosback, servante d'auberge - *Bruno Boëglin*

Collaborateur artistique - *Dominique Bacle*
Décor et lumière – *Seymour Laval*
Constructions – *Elvis Dagier, Benoît Deunette, Gabriel Guénot, Aymeric Sulis,*
Peintures – *Christelle Crouzet, Gordon Hart, Sean Hart Laval*
Costumes – *Rémy Le Dulal*
Assisté de *Alexandra Berthet, Franck Parravicini*
Coiffure - *Françoise Chaumayerac*
Son – *André Serré assisté de Sylvestre Mercier*

Durée : 2 heures

Création en novembre 2010 aux Célestins, Théâtre de Lyon

Coproduction :
TNP de Villeurbanne,
Espace Malraux, scène nationale de Chambéry et de la Savoie,
Le Théâtre du Désordre des esprits

Contact :
Marie-Françoise Palluy
04 72 77 48 35
marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

<i>Le Prix Martin</i>	4
<i>Bruno Boëglin</i>	5
<i>Bruno Boëglin, le prix d'insolence</i>	6
<i>Pourquoi Monter Labiche aujourd'hui ?</i>	8
<i>Eugène Labiche</i>	10
<i>Le vaudeville, histoire et esthétique</i>	12
<i>Calendrier des représentations</i>	14

LE PRIX MARTIN

Le Prix Martin décerné à « *l'auteur du meilleur mémoire sur l'infamie qu'il y a à détourner la femme de son meilleur ami* » aurait-il été remporté par Labiche ? Rien n'est moins sûr. Car ici l'infamie est toute relative. On se demande même si elle n'arrangerait pas un peu les deux rivaux. Et pour une fois l'argent n'achète pas le mariage mais sauve plutôt une amitié particulière sinon platonique. Et le deuxième rival va être « puni » en devant emporter « l'objet du litige ».

Chez Labiche, la jalousie comme le meurtre sont purement protocolaires, et le mensonge est systématique. La lâcheté est coutumière, il n'y a pas de héros et les codes sont renversés comme s'en inspirera Georges Brassens. Les amants ne veulent pas d'un plein temps avec leur maîtresse et sont prêts à fuir toute forme d'engagement. On est fâchés par tradition mais on aime avant tout sa partie de cartes entre hommes.

Ainsi deux bisexuels qui s'ignorent sont confrontés à un problème de cocufiage entre eux. C'est en Suisse que le trio se retrouve, avec en sus, deux jeunes mariés en lune de miel, couple dans lequel c'est la femme qui est portée sur « la chose » d'autant plus qu'elle s'ennuie beaucoup dans ce pays. Par bonheur le cousin guatémaltèque de pacotille va sauver la belle d'une vache bravement toréée et va gagner sinon son cœur, le devoir de l'emmener dans son vague pays d'Amérique Centrale. La morale est sauvée puisque les personnages de Labiche se prennent toujours les pieds dans le tapis et s'enfoncent toujours un peu plus dans leur petitesse familière. Et tout le monde y passe, qu'on soit suisse ou latin, bourgeois ou domestique.

Mais sous des aspects franchouillards, des thèmes plus sérieux sont abordés. Le racisme se porte non seulement sur les Suisses (*oh la Suisse !*), mais encore sur les américains espagnols ou indiens qualifiés indifféremment de nègre ou de sauvage ainsi que le domestique : « espagnol de carton ». Labiche ne prend même pas la peine de leur faire parler leur langue, mais un curieux mélange d'espagnol, d'italien et de mots inventés. La politique est évoquée : « *J'ai toujours été républicain, mais un trône, cela ne se refuse pas.* » « *Voilà bien la vieille Europe, flasque et sans énergie* » ce qui sous-entend qu'on ne peut pas empoisonner tranquillement ses ennemis. Le bourgeois Martin est servi par son demi-frère et le méprise en public. Le tourisme est ridiculisé dans ses clichés répétitifs et l'exotisme helvétique ! « *La Suisse, c'est le Mont Valérien en plus haut.* » Le mensonge est un mode de fonctionnement « *Les riches n'aiment pas la vérité.* » La famille arrangée : « *C'est moi qui serai ta mère* » dit l'amant, « *Nous voilà veufs* » disent les deux rivaux, simultanément cocufiés.

Dominique Bacle, collaborateur artistique

BRUNO BOËGLIN

Depuis 1968, il donne à voir son théâtre aux écoles, aux usines, à l'air libre, et bien sûr aux théâtres. Il monte ses propres textes, mais aussi des pièces ou des adaptations de Ionesco, Michaux, Rimbaud, Bram Stoker, Dostoïevski ou Collodi.

Il a longtemps dirigé le vieux théâtre de l'Eldorado, à Lyon, jusqu'à la fermeture de la salle pour des raisons de sécurité en 1986. Puis il a pris brièvement la tête du Centre Dramatique National des Alpes. Depuis, il a sa propre compagnie, le Théâtre du Désordre des esprits, mais n'a plus de théâtre, et poursuit ainsi une carrière quelque peu atypique.



Ami de Bernard-Marie Koltès, il a monté *Salinger* en 1978 et *Roberto Zucco* en 1991. Les récits de Koltès sur le Nicaragua l'ont poussé à s'y rendre à plusieurs reprises. En 1997, il y monte *El Naufrago*, un conte offert aux indiens Miksikos. La compagnie et trois comédiens nicaraguayens parcourent alors les rives du rio Coco, de village en village. En été 1997, le spectacle, co-produit par le Théâtre de l'Odéon, est présenté en plein air à la Villette, au bord du Canal de l'Ourcq.

En 1979, lors de la création de *Septem Dies*, Georges Lavaudant, comédien du spectacle, disait de lui : « *sentimental, concret, diabolique, idiot et humoristique, Boëglin déplace tranquillement certaines limites conventionnelles de la scène, sans cris ni déclarations tapageuses. Bruno nous dévoile quelques-uns de ses souvenirs cachés (on hésite avec lui à parler de « fantômes ») qui ont plus à voir avec une enfance peuplée de poupées de chiffons, de marionnettes et de contes effrayants que de Fables sociales. Chacun de ses spectacles comporte au moins une séquence qui me laisse pantois, les yeux humides, le corps traversé de frissons. (...) Bruno tient au creux de ses mains les dernières étincelles d'une pensée naïve, c'est-à-dire le contraire d'une pensée simpliste.* »

BRUNO BOËGLIN, LE PRIX D'INSOLENCES

Le metteur en scène lyonnais étonne encore : il adapte en novembre l'une des ultimes comédies de Labiche.

Cette dernière décennie, entre Richard Brautigan, Genet, Tchekhov, Donald Westlake ou son grand ami Koltès, Bruno Boëglin a maintenu tant bien que mal le cap d'un théâtre risqué, minimaliste. Aussi « *l'un des derniers poètes de la scène* » d'après Georges Lavaudant, désarçonne cet automne en empruntant le tracé plus balisé et corseté du vaudeville. Avec *Le Prix Martin*, pièce écrite par Eugène Labiche en 1876, il s'immisce dans l'hypocrisie bourgeoise. Il s'en explique et revient sur l'exercice de plus en plus ardu de son métier.

Lyon Capitale : *Le Prix Martin* est une pièce méconnue de Labiche. Que raconte-t-elle ?

Bruno Boëglin : Ferdinand Martin, un bourgeois parisien est trompé par son meilleur ami Agénor. Il le découvre grâce à son cousin, Hernandez Martinez, le roi des Chichimèques qui revient d'Amérique centrale. Pour l'honneur de la famille, celui-ci, qui a le sang chaud, lui dit de tuer Agénor. Mais, tout au long de la pièce, on le sent, Martin n'en a vraiment pas envie. Finalement ils partent tous en Suisse, accompagner un jeune couple dans son voyage de noces. Cela se complique quand Hernandez Martinez tombe lui aussi amoureux de Loïsa, la femme de Martin. Elle a donc deux amants. Pour arrêter tout ça, Martin propose de créer un prix, celui « *du meilleur mémoire sur l'infamie qu'il y a à détourner la femme de son meilleur ami* ».

En quoi cette pièce, comme vous le dites, est « surréaliste » ?

Très dur de le dire. Le surréalisme est dans l'énormité des propos, des dialogues. A l'époque ils ont ravi le cœur de Philippe Soupault [poète dadaïste, fondateur du mouvement surréaliste avec André Breton]. Il adorait Labiche, je l'ai appris plus tard, tout comme Zola, pour qui les sujets que traite Labiche sont effrayants. Pour nous, de par les vérités qu'il nous adresse, *Le Prix Martin* est très actuel. Il y est dit par exemple que « *les riches n'aiment pas la vérité* ». Le mensonge, chez les personnages de Labiche, est un mode de fonctionnement. Qui sont-ils ? Comment sont-ils ? Il n'y en a pas un de bon.

On est surpris de vous retrouver avec un auteur de vaudevilles. Faut-il adapter un classique pour être produit par les grandes scènes lyonnaises ?

Non. Certains pourraient dire que j'ai mis de l'eau dans mon vin... En fait, la décision de monter Labiche remonte à décembre 2007. Un directeur de théâtre lyonnais dont je tairai le nom, me propose de coproduire un spectacle. Avec Dominique Bacle, mon assistant, on lui soumet *Coriolan* de Shakespeare. Cela ne l'intéressait pas. Il avait déjà, et ce pour la deuxième fois, décidé ce que j'allais monter. C'est-à-dire Labiche. On était surpris. Ce n'est pas du tout mon répertoire. En lisant ses pièces, les plus importantes, on tombe sur *Le Prix Martin*. Ce directeur n'était pas particulièrement content du choix, il ne connaissait pas la pièce et aurait préféré quelque chose de plus évident *Le Chapeau de paille d'Italie*, *Le Voyage de Monsieur Perrichon*... On a résisté. Après il a disparu, on ne pouvait plus le voir, plus l'appeler. On s'est donc retourné du côté des Célestins, du TNP et de l'Espace Malraux à Chambéry. Et on a pu, petitement, réunir les fonds.

[...]

Propos recueillis par Christophe Jacquet
Extrait d'un article paru dans *Lyon Capitale*
Septembre-Décembre 2010

POURQUOI MONTER LABICHE AUJOURD'HUI ?

Généralement, l'atmosphère est confinée dans l'œuvre de Labiche ; les intérieurs l'emportent haut la main sur les extérieurs. A quelques portes ou fenêtres près, toutes ses pièces pourraient se jouer dans le même décor.

Parfois une légère différence dans l'accessoire : un vase est vide ou plein de fleurs.

Mais il ne faut pas voir là les prémices d'une psychologie révélatrice d'un personnage. Il s'agit plutôt d'une indication de saison...

Alors, quand l'action tente une sortie vers la nature, ce qui est rare, c'est vers les hauteurs et les précipices des Alpes de la Suisse et de la France qu'elle a lieu. Avec tous les dangers que comportent de telles dénivellations. Surtout celles du bas : « la mer de glace » in *Le voyage de Monsieur Perrichon*, «la sublime horreur de la chute de l'Aar à la Handeck, en Suisse» in *Le Prix Martin*.

Mais atrocement, même en plein-air, les vrais dangers sont dans le cœur des hommes. Ils se nomment mensonge, lâcheté... et sont tous réunis dans *Le Prix Martin*. En voyage, les personnages de la pièce délaissant les vrais dangers de la nature, reconstituent dans les hôtels ou dans les refuges leurs intrigues les plus basses, mais surréalistes. Que ce soit au fond de leur appartement ou au pied d'un admirable tableau «le sommet d'un rocher à pic couronné de pins noirs (*pinus nigra*), où deux torrents se précipitent, en se choquant avec un bruit formidable, dans un gouffre sans fond» s'accumulent tous les éléments à «fondre ensemble» et se trouve finalement un mélange qu'on se procure tout fait et sans frais aussi répandu dans l'humanité que l'air dans la nature.

Ce mélange est la vanité pour le philosophe Henri Bergson et (de même) une ridicule et une odieuse foire aux vanités pour le «surréaliste» Philippe Soupault. Dans une autre œuvre, il y a aussi le mensonge absolu :

- *plus bas.*
- *pourquoi ?*
- *à cause de mes dents.*

Dans une autre encore, le poids de l'absurdité :

- *Tu ne peux pas danser...tu es bègue...*

Et comme *Le Prix Martin* a lieu sous le Second Empire et qu'il faut un certain recul pour bien sentir les ridicules d'une société, que penseront de nous nos arrières-petits enfants, lorsqu'ils nous imagineront à l'époque où nous sommes ? A l'ère du portable, d'internet, de la « Star'Ac » et du quinquennat de Nicolas Sarkozy ?

Mais les personnages du *Prix Martin* ne valent pas mieux que nous :

Hernandez, prenant un journal sur le guéridon et venant s'étendre sur le canapé :

- Voyons le cours du coton (lisant) «La commission sur le travail des enfants dans les manufactures a tenu hier sa cinquante-deuxième séance... (rejetant le journal). Ça m'embête ces journaux d'Europe !... je vais sonner la femme de chambre pour me tenir compagnie».

Nous avons rompu avec des habitudes, des façons de penser qui recueillaient il y a cent ans l'adhésion de tous. Nous en cultivons d'autres, dont on se moquera un jour, et notre ironie s'exerce volontiers sur cette civilisation de nos arrière-grands-parents, dont ils n'avaient pas l'idée de sourire ou du moins pas autant que nous.

Perdus lorsqu'ils ne sont pas chez eux, nous emprunterons quelques répliques du *Voyage de Monsieur Perrichon* pour les attribuer aux personnages du *Prix Martin* lorsqu'ils sont en voyage.

Longtemps j'ai mis dans le même panier des auteurs que j'avais à peine lu comme Feydeau, Courteline et Labiche ; je m'aperçois aujourd'hui que j'avais tort et que des écrivains comme Bergson, Soupault, Zola, Claudel et bien d'autres avaient raison en disant bien haut leur respect et leur admiration pour Eugène Labiche chez qui on ne trouve aucune trace de vulgarité et qui a l'humilité de faire dire par l'un de ses personnages : « *Le cerveau, c'est ma partie faible.* »

Bruno Boëglin, janvier 2008

EUGENE LABICHE

Auteur dramatique français, né en 1815 et décédé en 1888.

« *Labiche n'est pas seulement un merveilleux amuseur, mais un observateur profond, un railleur qui sait toujours où va son rire.* » Alphonse Daudet

Après de nombreux vaudevilles en un acte dans lesquels il se fait la main avant de se frotter à la grande comédie de mœurs et de caractère, Labiche passe pour l'inventeur d'une situation comique nouvelle, l'absurde et d'un personnage historiquement daté : le bourgeois crédule et poltron du second Empire.

Fils d'un industriel qui exploite à Rueil une fabrique de sirop et de glucose de fécule, Eugène Labiche effectue ses études secondaires au collège Bourbon, futur lycée Condorcet. Après le baccalauréat, il réalise en compagnie de trois amis un long voyage en Italie, dont le *Journal* donne le ton de la relation ambiguë, essentiellement parodique, entretenue par le jeune homme avec l'héritage romantique.

Un producteur infatigable

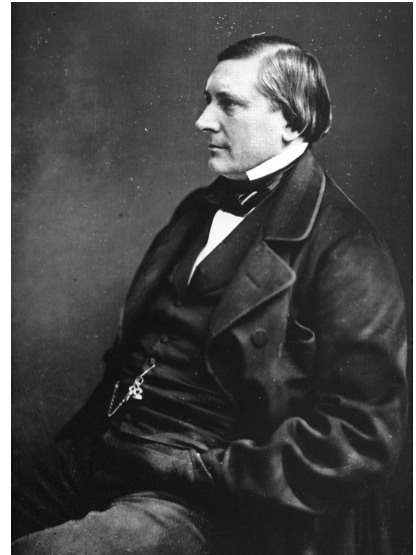
Maniaque de l'ordre et de la symétrie, conformément au milieu dont il est issu, Labiche commence sa carrière en 1839 avec un roman malchanceux *La Clef des champs* et décide de l'interrompre en 1877 sur une comédie restée longtemps inconnue *La Clé* : il produira pas moins de deux cents pièces, presque quarante ans d'une production boulimique d'œuvres inégales en dimensions comme en qualité, presque toujours écrites en collaboration. Elles sont créées sur des scènes parisiennes, le Palais-Royal, le Gymnase, les Variétés ou les Bouffes Parisiens, et défendues par des acteurs souvent doués d'une forte personnalité, bien connus des auteurs comme des spectateurs et aguerris à ce genre de répertoire.

L'exaltation comique du bourgeois

Jusqu'en 1860, Eugène Labiche tâtonne, cherche son style en accumulant les comédies en un acte, s'apparentant au genre à la mode, le vaudeville. En 1851, sa première comédie en cinq actes *Un chapeau de paille d'Italie* est saluée par beaucoup comme une « trouvaille de génie », avec ce célèbre motif de la course-poursuite, chasse tumultueuse à la chose ou l'être perdu, souvent repris au début du XX^e siècle par les grands burlesques du cinéma muet.

Ce réel succès public ne satisfait pourtant pas pleinement l'auteur dont les ambitions littéraires et l'appétit d'honneurs semblent plus élevés. Avec la création du *Baron de Fouchevif* (1859) coïncident la première apparition de l'acteur Geoffroy dans le théâtre de Labiche et l'invention par ce dernier du personnage du bourgeois pansu et crédule, une sorte de Monsieur Jourdain simplet au cœur du XIX^e siècle. Le vaudeville en un acte évoluera dès lors assez sensiblement vers la « grande » comédie de mœurs et de caractère, puisque l'année suivante sera créé au Gymnase, *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, auquel succéderont plusieurs pièces sur le même thème dont *La Cagnotte* (1864) et *Le Prix Martin* (1876). Labiche a trouvé son thème fondateur et son protagoniste : égocentrisme, vanité, cupidité, infidélités conjugales, hypocrisies en tous genres sont désormais les vices déclinés dans ces comédies.

Parallèlement, la respectabilité artistique et sociale de l'auteur va croissant : il est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1861 ; il entre au répertoire de la Comédie-Française en 1864 avec *Moi* (une comédie sur l'égoïsme dont Flaubert, enthousiaste, dira : « C'est du Molière ! ») ; en 1880, enfin, il est élu à l'Académie française.



Eugène Labiche,
photographié par son ami Nadar

Une nouvelle lecture

Toutefois, malgré cette consécration par les institutions les plus conservatrices du second Empire et de la III^e République, le regard d'Eugène Labiche sur les travers de la bourgeoisie triomphante demeurera suffisamment lucide et corrosif pour que les metteurs en scène contemporains les plus critiques, voire les plus engagés, depuis les années soixante, se passionnent à redécouvrir et à réhabiliter les vertus dramatiques de son œuvre : après Chéreau (*L'Affaire de la rue Lourcine*, 1966), viennent Jacques Lassalle (*Célimare le bien-aimé*, 1970, *La Clé*, 1986) ou Jean-Pierre Vincent (*La Cagnotte*, 1971). Ce sont la noirceur de son humour et la férocité de ses portraits qui, en cet auteur, attirent aujourd'hui ces infatigables relecteurs de classiques, mais il ne faudrait pas cependant négliger, aux côtés du matériau très ambigu légué par Labiche, certains partis pris audacieux qui le rangent en son siècle parmi les hommes de progrès, en faveur de la photographie par exemple (il fut l'ami intime de Nadar) ou des chemins de fer. Certains commentateurs le considèrent même comme l'initiateur du théâtre de l'absurde : celui de Ionesco ou d'Adamov par exemple.

Y. Mancel, in *Dictionnaire encyclopédique du Théâtre*,
sous la direction de Michel Corvin (Bordas, 1995)

LE VAUDEVILLE, HISTOIRE ET ESTHÉTIQUE

Le mot vaudeville est ancien mais son acceptation a sensiblement évolué entre l'époque où le genre était tiré plutôt vers la chanson, et aujourd'hui où l'on a tendance à en faire un des cantons du théâtre de boulevard. Le plus intéressant est la mécanique dramaturgique et stylistique qu'il met en branle, marquée au sceau de la folie, du côté des situations comme des personnages.

Historique

A l'origine, chanson bachique et satirique originaire du « Val » ou du « Vau-de-vire » et dont la tradition attribue la création, vers 1430 à Olivier Basselin. Le terme vaudeville, dont l'étymologie demeure contestée (il aurait pu aussi subir l'attraction patronymique de « voix-de-villes », recueils de chansons populaires), désigne tour à tour des chansons gaies, grivoises et caustiques, puis les couplets chantés sur des airs connus introduits dans une comédie légère, enfin la comédie elle-même. Aujourd'hui, il désigne une comédie d'intrigue sans couplets, riche de complications (généralement amoureuses) nées de rencontres fortuites et de quiproquos. [...]

Esthétique

L'évolution de l'art du vaudeville permet de déceler le développement d'une mécanique d'écriture originale, faite de dialogues et de chansons imbriqués au gré des fantaisies de l'auteur et du trajet bousculé des personnages.

Montées une à une, les répliques se suffisent à elles-mêmes, sans silence, sans intervalle, sans psychologie immédiate. Chaque réplique est un accident imprévu, et pas seulement un moment dans le parcours du personnage. Ignorant ce qu'il fera après la réplique, il ne sait pas ce qu'il faisait avant qu'elle ne lui échappe. Sans passé, innocent de ce qu'il enclenche, en réaction, chez les autres, le personnage est pleinement en acte ce que la réplique contient en puissance : un cri, un mot d'esprit, une exclamation, une injure, une douleur, un éclat de rire. Sans autre projet.

Le vaudeville présente la conception de rencontres inattendues et détonantes, de rapprochements de situations incompatibles, d'affrontements de personnages, enchaînés aux répliques, qui, l'instant précédent, ne se connaissaient pas. De ces coïncidences, apparemment fortuites, néanmoins habilement agencées par l'auteur, naissent des entrées et sorties foudroyantes, des dérèglements du comportement, des poursuites minées d'embûches et de chausse-trapes dans lesquelles s'engouffre le personnage qui a oublié le but de sa précipitation excitée. Epuisé, exténué, meurtri, il endure l'accumulation

d'aventures et de coups qu'il ne maîtrise pas. A cette souffrance physique s'ajoute l'objet créateur de situation. La transmission d'un vêtement, la perte de billets de banque, la recherche d'un chapeau de paille disparu, l'oubli d'une jarrettière ou d'une livrée concourent à la fabrication du rythme infernal du vaudeville.

Heureusement le fol aboutissement des situations est ponctué de havres de bonheur. La musique, les chansons fondent l'humeur joyeuse qui doit dominer au spectacle de vaudeville. Ironiques, sarcastiques, fortement rythmées et scandées, les chansons, aux sonorités répétées, redoublées, permettent au public le plus large de participer aux heurs et malheurs des personnages. Ainsi le cours effréné des scènes, les chocs entre les situations sont atténués par le plaisir vocal comme s'il s'agissait de se donner du cœur à la poursuite du spectacle, immergé dans le flot de plaisirs sonores.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La station Champbaudet, vaudeville d'Eugène Labiche et Marc-Michel
Portrait des acteurs / par Lhéritier

Si l'auteur de vaudevilles ne parvenait pas à créer de surprenants et heureux dénouements, la pièce s'accomplirait en fin finale dans un carnage féroce, un cauchemar au réveil brutal. A l'origine, simple divertissement d'où le sérieux est exclu, le vaudeville aboutit à la fin du XIX^e siècle et au XX^e siècle, à la risible confrontation de personnages prisonniers d'objets qui dénoncent les mensonges répétés de ces pantins articulés victimes de répliques agressives surgies de leur inconscient.

D. Lemahieu, in *Dictionnaire encyclopédique du Théâtre*,
sous la direction de Michel Corvin (Bordas, 1995)

CALENDRIER DES REPRESENTATIONS

LYON

Théâtre des Célestins

Grande Salle

Jeudi 4 novembre – 20h

Vendredi 5 novembre – 20h

Samedi 6 novembre – 15h (supplémentaire) & 20h

Dimanche 7 novembre – 16h

Mardi 9 novembre – 20h

Mercredi 10 novembre – 20h

Jeudi 11 novembre – 20h

Vendredi 12 novembre – 20h

Samedi 13 novembre – 20h

Dimanche 14 novembre – 16h